

Zeitschrift: Bulletin de la Société romande d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 11 (1914)
Heft: 12

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

S'ADRESSER

pour tout ce qui concerne la rédaction
à M. GUBLER, à Belmont (Boudry)
Neuchâtel.



pour les annonces et l'envoi
du journal
à M. E. FARRON, à Tavannes.

ONZIÈME ANNÉE

N° 12

DÉCEMBRE 1914

AVIS AUX SECTIONS

La plupart des sections ont compris l'urgence du sacrifice qui leur était réclamé pour couvrir les frais considérables de l'Exposition, et ont payé de bonne grâce la cotisation supplémentaire de 50 centimes par membre. Nous les en remercions bien cordialement. Les retardataires sont instamment priées de se mettre également en règle. Nous comptons bien d'ailleurs n'avoir plus besoin de très longtemps de recourir à une mesure comme celle dont il s'agit, vu qu'il n'y a plus d'exposition en perspective jusqu'en... jusqu'à la réconciliation complète et définitive de tous les peuples, et la guérison de leurs blessures. Que d'années ! n'est-ce pas ?

Les sections qui ont l'intention de rendre le *Bulletin* obligatoire et de percevoir elles-mêmes le montant de l'abonnement feront bien de s'y prendre assez tôt et d'en aviser avant la fin de janvier le caissier soussigné qui les remercie bien chaleureusement d'avance. Des avis tardifs occasionneraient aux abonnés, aux comités des sections et à l'administrateur des ennuis que nous voulons, cette fois, chercher à éviter.

Un salut cordial et bons vœux à tous.

Le caissier : E. Farron.

DÉCEMBRE

Octobre et novembre nous ont favorisés d'une série de beaux jours qui ont permis aux apiculteurs en retard d'approvisionner encore leurs ruches en souffrance. Malheureusement pour beaucoup d'entre elles ces secours arrivaient trop tard, les populations étant déjà dé-

funtées, et il est bien à craindre que d'autres se ressentiront pendant l'hiver des conséquences de ce nourrissage tardif. Beaucoup se plaignent de ce que le sirop donné si tard n'a pas été operculé; cela se comprend : pour operculer la nourriture, les abeilles étirent d'abord le bord des cellules; mais la cire qu'elles trouvent là ne suffit pas, il faut encore en produire de la nouvelle et pour cela une température de près de 40° C. est nécessaire dans la ruche; les populations fortes et bien enveloppées sont seules capables de fournir ce travail pendant l'automne, et malheureusement ces ruches pauvres sont le plus souvent aussi faibles et si on oublie encore de les mettre bien au chaud, le mal est fait. Ce nourrissage tardif est et restera toujours un pis-aller.

On mettra maintenant les cartons huilés si on ne l'a pas déjà fait; mais avant il faut s'assurer que le plateau est bien nettoyé. Des inégalités produites par des morceaux de cire ou de propolis rapprocheraient trop le carton du bas des rayons et intercepterait la circulation de l'air, si nécessaire en hiver.

Quant à la couverture des ruches, M. Göldi, rédacteur de la *Schweizerische Bienenzeitung*, a fait l'hiver dernier une expérience concluante. Il avait mis dans une première série de ruches, sur les planchettes, simplement le matelas; une seconde a reçu sur le matelas une planche de sapin; dans une troisième une plaque de fer-blanc chargée d'une brique pesait sur le matelas. Et le résultat ? Dans la première série les ruches restaient sèches; dans la seconde les parois transpiraient fortement et dans la troisième on trouvait après quelque temps fenêtres et parois dégoûtantes d'humidité et une partie couverte de glace.

Dans la Suisse allemande, on a partout des planchettes sur les cadres et quand même les abeilles propolisent les jointures il reste toujours par-ci par-là de petites fentes par où l'air vicié peut échapper. Chez nous on emploie la toile cirée pour couverture de cadres et il est bon de replier un peu un des bords comme M. Bertrand l'a recommandé il y a longtemps.

L'apiculture moderne demande une préparation théorique et pratique sérieuse; pour se familiariser avec les travaux de nos maîtres il est nécessaire d'étudier à fond un des ouvrages dont notre branche est si riche et que notre bibliothécaire envoie franco à tous ceux qui le demandent. Que les débutants en profitent dans leurs nombreux moments de loisir pendant l'hiver.

C'est dans la sélection et l'élevage des reines que nous avons encore le plus de progrès à faire et c'est de ce côté que devraient tendre tous nos efforts à l'avenir. Chacun reconnaît que de la qualité de la reine

dépend toute réussite en apiculture, mais cela n'empêche pas que la plupart d'entre nous se contentent des essaims qui arrivent de quelle ruche que ce soit et laissent le plus souvent inutilisées les cellules royales qui se trouvent dans ses meilleures ruches et qui ne demanderaient pas mieux que de faire la gloire du rucher. Mais voilà ce qui se passe : Les essaims arrivent généralement au moment où on ne les attend pas et où l'agriculteur a le plus à faire. Telle bonne ruche a essaimé et un soir il faudrait greffer les magnifiques cellules royales qui s'y trouvent en grand nombre; on n'aurait qu'à prendre un rayon de couvain avec une de ces cellules, des abeilles et des provisions, les mettre dans une ruchette à part et voilà une génération pleine de promesses qui, l'année prochaine, vaudra peut-être mieux que trois essaims de provenance médiocre. Mais l'apiculteur a de la peine à trouver les outils nécessaires, les ruchettes font défaut, il a encore un ouvrage pressant à faire, ou bien il est fatigué et il renvoie l'opération au lendemain. Hélas, le lendemain il trouve les cellules vides, il a manqué l'occasion favorable, faute d'avoir préparé tout d'avance.

Maintenant on a le temps de prendre ses mesures, profitons de nos loisirs, faisons notre plan de campagne, étudions sérieusement la question pour qu'au moment critique il n'y ait ni hésitation, ni manque de matériel; alors nous trouverons, même dans un moment de presse, le temps pour faire le nécessaire.

Le triste résultat des dernières années risque bien de diminuer l'intérêt pour nos abeilles; beaucoup d'apiculteurs se découragent; mais ils ont grand tort. De tout temps il y a eu de ces époques difficiles et toujours elles ont été suivies de jours meilleurs; après la pluie, le beau temps ! Et d'ailleurs l'apiculture n'est pas uniquement une affaire d'argent pour nous; elle a un but plus élevé. Le paysan qui quitte sa charrue pénible, l'instituteur sa gent insoumise, le comptable ses chiffres arides, le savant ses recherches minutieuses, le médecin qui revient du malade exigeant, tous, n'est-il pas vrai, trouvent auprès de notre admirable insecte le délassement dont ils ont tant besoin. Et au milieu de ces bruits de guerre où les hommes s'entre-déchirent, où des peuples soi-disant chrétiens rivalisent de cruauté avec les plus barbares, ne sommes-nous pas heureux de nous réfugier de temps en temps vers ce petit monde où tous s'entendent si bien, où tout respire la paix, l'harmonie parfaite et nous disons volontiers avec le *Bienenvater* :

« Que ce soit lundi ou mercredi, n'importe quel jour de corvée, dès que je m'approche de mon rucher, c'est dimanche, c'est jour de fête ! Là, l'air est plus pur, le soleil éclaire mieux, le bon Dieu est plus près ! Le bourdonnement de mes abeilles est la sonnerie qui m'invite

au recueillement, le son de l'orgue qui accompagne mon cantique; les milliers de butineuses qui arrivent et qui partent sont pour moi des processions pieuses, des pèlerinages vers le plus beau, le plus vaste des temples, où les fleurs forment les cierges de l'autel, envoyant leurs parfums en encens vers le Ciel ! »

Ulr. Gubler.

VOYAGE APICOLE EN EUROPE

Pour expliquer comment il arriva que j'eus l'idée d'un voyage apicole dans la vieille Europe, je dois commencer par vous dire quelques mots sur mon père et sur l'influence que ses écrits ont eu sur l'apiculture. En arrivant aux Etats-Unis en 1863, il commença l'apiculture productive qu'il avait déjà suivie en amateur en France. Persuadé des grands progrès que pourrait amener l'emploi de la ruche à cadres mobiles inventée par Langstroth, il s'empressa d'offrir des informations sur l'apiculture américaine au journal apicole français *l'Apiculteur*, établi à Paris depuis 1855. Mais le rédacteur de ce journal ne voulait enseigner que les méthodes anciennes. Il s'en suivit qu'une polémique très vive prit place dans les journaux agricoles de ce temps-là. Enfin, après des années de discussions, le progrès finit par percer, et la ruche préconisée par M. Dadant père finit par être adoptée presque universellement en France, en Belgique, en Suisse française, en Italie, en Russie, etc.

Par la publication de notre livre *L'Abeille et la Ruche*, qui est une réédition en même temps qu'une traduction du livre de Langstroth, aussi bien que par des articles apicoles dans les journaux français, suisses et italiens, nous avons fait connaissance avec les apiculteurs marquants de tous ces pays.

L'abeille italienne est depuis longtemps estimée et acceptée comme la meilleure par la grande majorité des apiculteurs d'Amérique. Mais en Suisse elle a été écartée comme de moindre valeur que l'abeille suisse. Cette préférence des producteurs suisses pour la race de leur pays me donna le désir de la voir sur place et d'apprendre d'une façon positive quels pouvaient être leurs arguments contre l'abeille italienne.

D'un autre côté, de nouvelles races étaient mentionnées et semblaient vouloir attirer la faveur. La carniolienne, la caucasienne sont fort recommandées. Il est vrai qu'il n'y a que fort peu de temps qu'on les compare à l'abeille italienne. Cette dernière a été pendant environ cinquante ans élevée en Amérique à côté de l'abeille commune. Puis

on a essayé l'abeille de Chypre et l'égyptienne, qui toutes deux ont été rejetées à cause de leur férocité.

Il s'agissait pour moi de visiter la France, la Suisse et l'Italie, peut-être aussi la Carniole. Quant au Caucase, il ne pouvait en être question, puisque la guerre des Balkans à ce moment-là m'aurait forcé à faire un très grand détour. D'ailleurs en un voyage de quatre mois je ne pouvais visiter que sur un itinéraire très limité. Accompagné de ma femme, je voulais revoir le lieu de ma naissance, Langres, les lieux de naissance des parents de ma femme, l'un dans les Ardennes, l'autre à Ancône, en Italie.

Puis, quand on voyage, il faut faire comme les touristes, voir les grandes villes, les monuments, les musées. Mais ceci n'était pour nous que secondaire. Nous avons donc surtout visité des apiculteurs, en France, en Suisse, en Italie. Je m'étais muni d'un carnet d'une centaine de pages, contenant un certain nombre de questions imprimées, avec des blancs à remplir. Ce carnet me rendit beaucoup de services, car en voyageant si rapidement on oublie facilement ce qu'on vient de voir ou d'entendre. Les notes prises au fur et à mesure pendant les visites se retrouvèrent et furent classées plus tard.

Des trois pays visités, la Suisse est indubitablement le plus avancé en science apicole. En France et en Italie on trouve des milliers d'apiculteurs qui ne sont que des propriétaires d'abeilles et qui n'ont sur la science apicole guère plus de données que leurs ancêtres n'en avaient il y a deux cents ans. Il est bien entendu que notre visite ne s'adressait pas à ces « mouchiers », comme on les appelle en France. En visitant des apiculteurs pratiques et progressistes, nous apprîmes qu'ils avaient autour d'eux d'innombrables ruchers où on se contente encore de tuer les colonies les plus « grasses » à la fin de l'été et de conserver les essaims qu'on appelle « les jeunes » sans se douter que de cette façon on tue la jeune mère avec la vieille souche en conservant la vieille reine avec l'essaim. Dans les Landes, par exemple, à peu de distance de Bordeaux, nous passâmes trois jours très agréables chez un apiculteur distingué, M. Couterel, qui nous conduisit à des ruchers, en paniers, qui sont des ruches faites d'osier tressé, dont les joints sont clos avec un enduit de bouse de vache mêlée de terre glaise. Ces paniers, qu'on appelle « bournacs », sont établis au milieu des landes, où la bruyère, les sapins et les chênes-liège croissent en abondance. La bruyère, qui fleurit pendant une bonne partie de l'été et jusqu'aux gelées, donne un miel foncé en couleur, fort en goût et de peu de valeur, surtout à cause de la manière dont il est récolté. On se contente de tuer les abeilles, à la fin de la saison, avec une mèche de soufre. Puis le panier ainsi privé de ses

abeilles est porté à un établissement où les rayons, miel, pollen, couvain, etc., sont coupés et jetés sous une presse qui en retire le miel par pression. Ce miel est exporté vers les ports hanséatiques, où il arrive très souvent que des fabriques spéciales l'emploient pour produire des mélanges avec de la glucose, qui est ensuite vendue sous le nom de miel. Le goût très fort du miel de bruyère aide à la falsification. La cire est fondue et livrée au commerce.

Voilà donc une industrie de miel de basse valeur qui aide à fournir un accroissement de produits illégitimes. A côté de ces mouchiers, les apiculteurs pratiques récoltent des miels très supérieurs par l'usage de l'extracteur avec les ruches modernes.

En Suisse, grâce à l'éducation très pratique répandue depuis longtemps, mais grâce surtout aux enseignements des maîtres comme M. Bertrand et M. Gubler, qui depuis quarante ans propagent les nouvelles méthodes, l'apiculteur à rayons fixes a presque complètement disparu. En Suisse allemande, les méthodes de Dzierzon, de Berlepsch sont suivies avec des ruches moins faciles à manier mais presque toujours logées en ruchers couverts, jolies petites constructions qui protègent les ruches et permettent de garder beaucoup de ruches dans un espace très restreint. Les abeilles y sont aussi beaucoup plus abritées contre les intempéries que dans les ruches exposées à l'air.

Il faut dire qu'il pleut beaucoup en Suisse, que les matinées et les soirées y sont fraîches, souvent froides. La récolte du miel y est courte et légère. C'est ici qu'il faut que j'explique la raison pour laquelle l'apiculteur suisse préfère l'abeille suisse à l'abeille italienne. Il reconnaît que l'italienne est plus active, plus prolifique, qu'elle se met en route plus tôt le matin et rentre plus tard le soir. Mais c'est précisément pour cette raison qu'elle réussit moins bien. Sortant de très bonne heure, il lui arrive très souvent, au printemps, de ne pas revenir au logis, car elle est surprise par le froid. Même chose lui arrive le soir quand elle reste dehors trop tard. Cela vient de ce que, dans son pays d'origine, quand le soleil luit, elle peut s'aventurer sans crainte d'un revers.

Il en est de même pour l'élevage du couvain. L'abeille suisse, habituée par des millions de générations successives à se méfier des revers, ne commence que très tard l'élevage du couvain. Tandis que l'italienne a déjà rempli sa ruche d'abeilles, l'autre se considère encore en hivernage. L'italienne est à court si on ne vient à son secours. En automne, même difficulté. Elle continue à produire du couvain quand il faudrait se préparer à l'hivernage. Pour cette raison, les apiculteurs suisses les plus éminents se contentent de faire des élèves

de métisses d'italiennes et de noires. Celles-ci conservent les qualités de circonspection de la race commune tout en gagnant certains points avantageux de la race italienne, par exemple les deux suivants :

L'italienne se défend mieux contre la teigne que les abeilles communes. Cette qualité est certainement due au grand développement de la teigne en Italie. Dans un pays où l'hiver est très doux, cet insecte n'est pas détruit par le froid. Les rayons vides abandonnés dans les ruchers négligés conservent les teignes en leur permettant de se reproduire d'une saison à l'autre, tandis que dans les pays où l'hiver est froid, toute teigne qui n'a pas l'abri d'une ruche habitée périt.

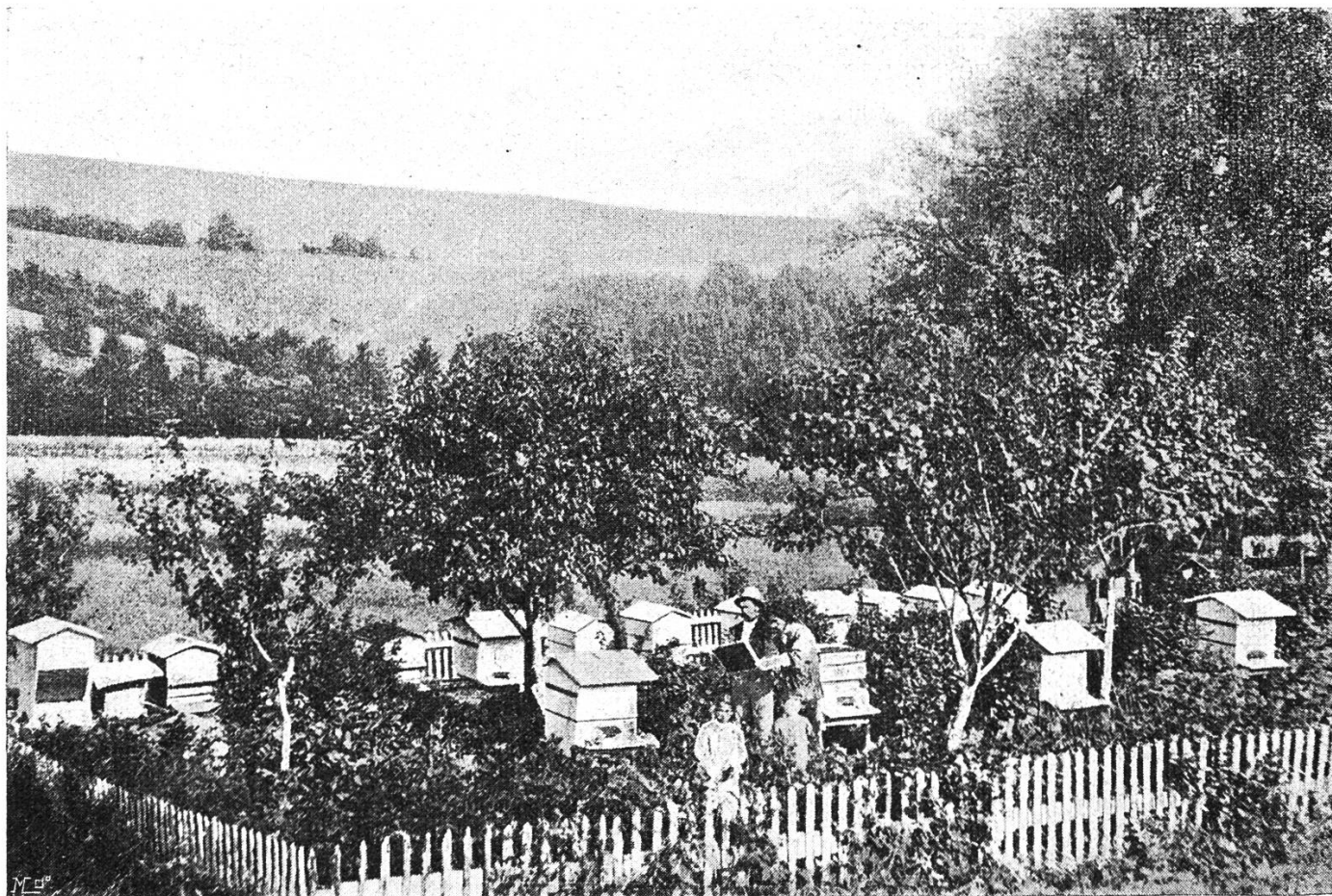
Donc il est indispensable que l'abeille italienne soit plus vigilante contre la teigne. Tous ceux qui ont tenu des abeilles italiennes et des abeilles communes, côte à côte, ont remarqué la surveillance beaucoup plus active que ces dernières emploient contre les rongeurs que produisent les papillons de teigne.

Il en est de même pour le pillage. L'abeille italienne, pour une raison semblable, est beaucoup plus active à chasser les abeilles étrangères qui cherchent à s'introduire dans la ruche pendant les moments de disette. Nous avons souvent mis fin au pillage d'une ruche d'abeilles communes en lui donnant une poignée de jeunes abeilles italiennes. Ces jeunes abeilles, apportées à la ruche chargées de miel dans leur jabot, et pour cette raison facilement acceptées, se préposaient volontairement à la défense de l'entrée.

Les apiculteurs italiens ne font que commencer à élever des reines par les procédés les plus modernes. Il y a quelques années, les reines provenant d'Italie étaient presque toutes fournies au commerce en les enlevant à des essaims naturels. Il y a encore des apiculteurs qui assurent que les reines élevées naturellement sont les meilleures et certains marchands, tels que M. Biaggi, de la Suisse italienne, ne vendent que des reines prises à des essaims.

Mais les éleveurs les plus actifs ont adopté les procédés modernes pour l'élevage des reines en grand. La méthode Doolittle, par laquelle on peut produire, avec des cupules artificielles, des centaines de jeunes reines des colonies les plus productives, a été adoptée par un certain nombre d'éleveurs parmi lesquels je nommerai MM. Penna, de Bologne, et Ptiana, de Castel-San-Pietro. Nous avons eu le grand plaisir de visiter les ruchers de ces deux apiculteurs renommés en la compagnie du président et du vice-président de l'Association centrale d'encouragement de l'apiculture italienne, M. le comte Visconti et M. le Dr Triaca, de Milan. M. Visconti est un descendant de la célèbre famille Visconti qui a régné sur une partie de la Lombardie pendant des siècles. Ces messieurs, avec une hospitalité vraiment re-

marquable, nous firent les honneurs de la ville de Milan, puis nous accompagnèrent dans différentes villes à des réunions apicoles. C'est ainsi que nous eûmes le plaisir de faire connaissance avec les hommes les plus capables de l'apiculture italienne. *C.-P. Dadant.*



Rucher de M. Demierre à Montet (Fribourg).

« APES INTER ARMA »

A nos amis apiculteurs qui sont là-bas au milieu de la mêlée, qui entendent siffler les balles et les obus, qui risquent leur vie à tout instant, qui luttent pour leur pays et pour notre sécurité, je ne puis m'empêcher de penser ce soir. J'ai là, devant moi, une lettre de notre collègue Archer et une de M. Hugueniot; je les ai lues et relues et chaque fois je formule du fond du cœur le vœu de les voir revenir sains et saufs parmi nous. Les fatigues, les marches, les dangers de la campagne n'empêchent pas ces chers amis de venir se réfugier mentalement auprès de leurs ruches et de trouver au milieu des horreurs

de la bataille un moment de répit où une vision supérieure à celle du carnage flotte devant leurs yeux : la paix du rucher ! M. Archer m'écrit : « J'ai trouvé quelques ruches dans certains villages que nous avons traversés. Les unes en paille, pour la plupart, et les autres en bois, mais leurs propriétaires ne sont guère apiculteurs ; l'un d'eux était tout étonné de me voir approcher des ruches et les soulever. Il y a cependant quelques extracteurs et j'ai mangé une rôtie de miel qui est excellent. Je vous laisse en vous souhaitant une bonne seconde récolte et une bonne mise en hivernage. » Un obus éclate à côté de lui, la terre rejaillit et le recouvre, mais il est seulement « essorillé » et reprend le chemin de la colonne. M. Hugueniot pense aussi à ses ruches : « Je suis toujours en bonne santé et espère m'en retourner sain et sauf pour retrouver ma famille. Ma femme, secondée par Baudet, a fait le nécessaire et a nourri tout mon petit peuple. Pour le moment je travaille pour la France et la civilisation au péril de ma vie. » Mes amitiés à M. Paintard quand vous le verrez et à tous les amis apiculteurs.

Ces lettres viennent des Vosges, et si personnellement je suis membre de la Confrérie des apiculteurs. C'est un des côtés si bienfaisant de l'apiculture que de réunir sur un terrain neutre les caractères les plus divers, des hommes appartenant aux conditions les plus différentes, occupant des positions les plus variées ; c'est un idéal qui essaie de prendre modèle sur la vie d'une ruche. Celui que le feu sacré a saisi y revient continuellement, et il y trouve sa récompense. Je n'envisage pas le côté matériel de la question, mais cet esprit supérieur qui permet à deux inconnus de s'aborder de suite sur un terrain pacifique, qui fait qu'au milieu de la bataille l'ami pense au rucher qui est à flanc de coteau et sent le besoin d'entrer en communion avec son prochain qui est resté à domicile. Dans la grande ruée des nations, quand la mort fauche tant de jeunes vies, quand les atrocités les plus incroyables se commettent, quand l'homme, après dix-neuf siècles de christianisme, retourne en un clin d'œil à l'état de bête sauvage en fureur, il est bienfaisant et doux de sentir que nos abeilles ont inoculé à quelques rares privilégiés cet esprit qui les place au-dessus de la tourmente et leur permet de conserver un rayon de cette civilisation qui semblait devoir sombrer sous le feu des canons. La tâche de nos abeilles n'est pas seulement de garnir nos bidons de miel, mais aussi de nous instruire, de nous éduquer et d'élever un peu plus haut notre conception de la vie et de nous ouvrir de nouveaux horizons. Si nous n'en profitons pas, la faute n'en est pas à une mauvaise année, à une mauvaise récolte, mais bien au mauvais apiculteur qui n'est pas capable de ressentir cette douce paix qui

nous envahit lorsque, loin des soucis et des tracas, nous vaquons aux travaux du rucher. Lorsque les oiseaux chantent, lorsque le ruisseau murmure et que le soleil envoie partout la vie et la chaleur et que nous ouvrons une ruche, que nous examinons le couvain et qu'entre amis nous discutons sur tant de problèmes apicoles, ne sentons-nous pas quelque chose de plus élevé passer en nous ? Nous partons d'une petite larve et peu à peu, au gré de l'imagination, nous en arrivons aux problèmes de haute philosophie. Et ces moments délicieux passés au milieu des fleurs et des abeilles, ne créent-ils pas entre les élus une bonne et franche amitié ? Je pense à vous, chers amis, qui vous sacrifiez pour votre Patrie et je vous suis reconnaissant de m'avoir, par vos lettres, fait sentir combien nos abeilles nous élèvent et nous unissent au-dessus des fureurs déchaînées. Puissiez-vous voir vos vœux exaucés, rentrer sains et saufs dans le sein de vos familles, retrouver vos ruches en bon état et oublier auprès d'elles les horreurs de la guerre.

E. R.

EN TEMPS DE GUERRE.

RÉCONFORTANTES VISIONS D'OUTRE-MER.

Non, le cœur n'y est plus; on a d'autres préoccupations; l'apiculture languit. Et vraiment il y a de quoi quand, à plusieurs années de misère, vient s'ajouter l'abominable guerre qui ensanglante l'Europe. Plus moyen de prendre plaisir à rien, et les abeilles ont passé à l'arrière-plan. A peine peut-on, par un effort d'imagination presque douloureux, se porter à ces temps heureux, temps futurs, car il vaut mieux encore nourrir des espérances que faire revivre ses souvenirs, où, dans la paix enfin rétablie et assurée, la paix définitive, nous reverrons sous un chaud et clair soleil, dans des campagnes semées de fleurs, l'activité fiévreuse et bénie de nos chères butineuses. La paix, le travail, le soleil, la joie ! l'affreux cauchemar de cette guerre horrible enfin dissipé N'est-ce pas trop beau pour qu'on ose y songer ?

Notre pauvre *Bulletin* languit et ne sait plus que dire. Il se demande même parfois, triste et découragé, s'il n'est pas de trop. Ne joue-t-il pas le rôle ridicule d'un joueur de cornemuse dans une ville en flammes ? Les revues apicoles étrangères ne paraissent plus, ou du moins ne nous arrivent plus; restera-t-il seul à faire entendre son langage paisible au sein des clameurs guerrières dont nous sommes assourdis ? Pauvre petit journal ! que va-t-il devenir, et comment survivra-t-il à l'effroyable tempête ? Déjà il n'est plus admis

partout. Savons-nous combien d'exemplaires, en route pour les pays ravagés par la guerre, ont été abandonnés dans quelque recoin des bureaux ? Il revient parfois, humilié et froissé, de frontières qu'on ne l'a pas laissé franchir. Sur sa bande souillée se lit cette mention : « Non admis pour cause de guerre ». Qu'est-ce donc que redoutent de lui les glorieux envahisseurs du Luxembourg pour lui défendre l'entrée de ce petit pays ? Ah ! c'est qu'il parle français, et c'est un crime, n'est-ce pas ?

Chers abonnés, en petit nombre peut-être, qui prenez encore la peine, après avoir parcouru fiévreusement les quotidiens politiques pour y trouver les dernières nouvelles de la guerre, de déchirer la banderolle de notre modeste *Bulletin* pour y jeter un coup d'œil distrait, oubliez pour un instant les tableaux d'horreur qui nous environnent, quittez en pensée le sol embrasé de notre vieille Europe qui s'effondre, et suivez-moi au delà des mers. C'est à Haïti que je vais vous conduire. En chair et en os, je n'y ai jamais été ; mais depuis que j'ai lu certaine lettre d'un heureux apiculteur de cette contrée bénie du ciel, je m'y promène si souvent en imagination que je crois y avoir vraiment vécu. L'apiculteur dont il s'agit signe tout court Hippias, et l'article où exulte son bonheur a paru en juillet dernier dans la *Revue éclectique d'apiculture* qui s'imprime à Paris, c'est-à-dire dans le dernier numéro qui a vu le jour avant qu'éclatât l'orage.

La *Revue éclectique*, comme toutes les autres revues apicoles françaises, et le *Rucher belge* n'auront sans doute pour 1914 qu'une collection de sept numéros.

Nous sommes donc à Haïti. Cette île admirable, aussi grande que l'Irlande, a des campagnes d'une splendide fertilité. Il y pleut beaucoup, mais il y a une saison pour cela, et une autre où le soleil reprend tous ses droits. Heureux pays, n'est-ce pas ? où les saisons ont un programme et le suivent, et où le soleil, suivant l'expression d'un de mes bons amis, n'est pas mesuré au compte-gouttes ! C'est cet Eldorado qu'habite M. Hippias. Il y fait de l'apiculture et parle de ses abeilles avec un amour attendri. Il se plaint, c'est vrai, de n'être pas payé de retour : ses abeilles le piquent plus que ce n'est raisonnable et nécessaire ; mais il y voit plus d'indifférence que de méchanceté. « Je les compare, dit-il, à la femme qui n'aime pas et que les moindres caresses agacent. » Voilà déjà, n'est-il pas vrai, qui est d'une observation fine et juste. Décidément, M. Hippias inspire confiance. Enfonçons-nous donc avec lui sous le couvert des palmiers et pénétrons jusqu'à ses ruchers, car il en a deux, à 40 kilomètres de distance, et vous allez voir que c'est malin.

Là-bas, paraît-il, c'est la saison pluvieuse qui est la bonne ; l'autre

est trop sèche. Osez-vous songer, dites-moi, aux masses de miel que nous aurions si les choses se passaient ainsi chez nous ? D'avril en octobre ronflerait l'extracteur, et l'ami Chapuisat, l'homme compétent et dévoué qui s'occupe du contrôle, ne trouverait certes pas le temps de se marier. Donc à Haïti, avec les pluies de septembre, les hausses commencent à se remplir de miel campèche. Le 14 décembre de l'année dernière, M. Hippas prélevait d'une partie des hausses de ses 150 ruches 1320 kilos de miel. Mais ce n'était là que la première récolte; or, il y en a cinq à Haïti, soit en décembre, en février, en mars, en mai et en juin ou juillet. Après, c'est la mauvaise saison, l'époque des chaleurs excessives. Les familles aisées s'en vont chercher le frais sur les hauteurs, car Haïti a des montagnes, de vraies montagnes, dont la plus haute a 3000 mètres. C'est même le plus haut sommet de toutes les Antilles. Les abeilles, elles se reposent et font la barbe, de monstrueuses barbes, paraît-il, qui couvrent tout le devant des ruches, jusqu'à la seconde hausse : L'apiculteur, à cette époque, n'a plus qu'à récolter ses essaims, et peut très bien d'ailleurs se payer le luxe de les laisser partir. Mais M. Hippas, je l'ai dit déjà, possède un second rucher assez éloigné et situé dans une région très difficile. Là, au bourg de Pignon, qui doit être à une altitude assez élevée, je suppose, on jouit toute l'année d'une excellente température, et les saisons s'y succèdent en sens inverse de celles de la Grande Rivière, où se trouve le rucher principal. Les pluies y commencent en mars ou avril et continuent jusque vers octobre, et c'est la bonne saison. Voilà donc M. Hippas qui peut s'accorder tout comme nous la jouissance de pluies continuelles. Mais les pluies de Haïti sont chaudes, et, entre deux averses, il y a place pour un bienfaisant soleil et de merveilleuses récoltes, tandis que chez nous... Vais-je donc de nouveau me plaindre ? Oh ! non; je n'ai qu'à penser à la Belgique et me trouve content de mon sort.

M. Hippas termine ainsi : « Les avantages que je tire de ces deux régions de saisons différentes, c'est que mon extracteur ne reste pas inactif, et durant toute l'année je puis extraire, car quand la récolte prend fin d'un côté, elle commence alors de l'autre et souvent les deux ruchers peuvent donner simultanément du sirop. »

N'est-il pas réconfortant, en ces temps d'épouvante où l'enfer semble être descendu sur la terre, de découvrir, ne fût-ce que de très loin, sur notre malheureuse planète, un petit coin perdu qui pourrait bien être le Paradis ?

E. Farron.

STATISTIQUE APICOLE

(Tiré d'un travail présenté par MM. Freyenmuth et Dussli.)

La dernière statistique, élaborée par la « Société suisse des amis des abeilles », avait paru en 1905-06. Cette fois-ci, le questionnaire était très détaillé. Nous en tirons les éléments les plus intéressants qui forment un tableau de ce qui se fait chez nos confédérés; il est toujours bon de savoir comment on travaille ailleurs que chez nous.

I. Les sections.

Leur nombre est monté de 104 à 116; le nombre total des membres a passé de 6372 à 9494, donnant une moyenne de 82 à 83 par section. 142 sociétaires n'ont pas d'abeilles en 1913, soit qu'ils ne soient membres que par sympathie, soit que la fâcheuse année leur ait enlevé leurs colonies. 7930 apiculteurs ont répondu au questionnaire, soit le 89,1 %; c'est là un beau résultat; dans certaines sections même tous les membres ont répondu.

Dans quelles professions se recrutent les apiculteurs ? Autrefois, l'apiculture était la poésie de l'agriculture; c'était au temps des ruches en paille qui demandaient peu de soins. D'ailleurs ce sont les autres professions qui ont augmenté sans que le nombre des paysans apiculteurs ait vraiment diminué. Dans 54 sections, ils sont encore la forte majorité; dans 36 autres, leur supériorité est moins grande, tandis que dans 22 autres, les métiers et l'industrie l'emportent et dans une section la majorité appartient aux employés d'administration et de bureau. Une remarque générale à faire, c'est que le nombre de ruches que possède chaque apiculteur a augmenté : lentement mais sûrement et passe de la petite à une plus grande exploitation.

Voici une répartition intéressante :

Instituteurs, médecins, juristes, ecclésiastiques .	911 apic. (10 %)
Employés d'administrations et de bureaux .	769 » (9 %)
Industrie et métiers	2292 » (25 %)
Agriculteurs	4476 » (49 %)
Autres professions	671 » (07 %)

Le journal *Schweizerische Bienenzeitung* a profité lui aussi de l'essor général. Dans deux sections tous les membres sont abonnés; dans seize autres, il y en a plus de 90 %. Aussi le rapporteur est-il disposé à trouver dans le nombre des abonnés un baromètre de l'activité des

dites sections. Jusqu'ici l'abonnement est libre; mais on voit apparaître la proposition de le rendre obligatoire.

Si nos confédérés discutent la question aussi longtemps que nous, il coulera encore bien de l'eau sous les ponts.

II. *Activité des sections.*

Cette activité est bien différente suivant les sociétés. Le rapporteur émet l'avis que deux assemblées par an sont un minimum, si l'on ne veut pas laisser l'intérêt s'endormir. Il fait le même vœu à propos des cours, qui sont un des meilleurs moyens de faire connaître les nouvelles méthodes, spécialement en ce qui concerne l'élevage des reines.

Au total trente-cinq excursions en commun ont réuni de forts contingents d'apiculteurs pour aller visiter tel ou tel établissement ou rucher. Les visites de ruchers proprement dites ont atteint le total de 2337, soit 30 environ en moyenne par section; ces visites ne sont pas organisées comme dans notre Romande; elles n'ont pas le caractère d'un concours; elles sont plus familières tout en comportant un examen avec des notes et appréciations.

Dans une douzaine de sections, *tous* les ruchers ont été visités; on y a même examiné ceux des non-membres. De ces visites plutôt amicales, mais auxquelles sont soumis tous les membres, il résulte évidemment bien des progrès, par suite des conseils donnés, des idées suggérées et c'est le moyen le plus efficace pour une section de recruter de nouveaux membres.

Parmi les autres objets de l'activité des sections figurent : la fixation des prix du miel, puis les achats en commun (qui sont montés à la belle somme de 106,330 fr.); la participation à des expositions cantonales ou locales (65 sections l'ont fait) bien propres à éclairer les apiculteurs eux-mêmes comme aussi les profanes, spécialement les acheteurs de miel; 21 sections possèdent une bibliothèque dont l'importance ne va pas en grandissant, vu la grande bibliothèque centrale et les directions données par le journal, le calendrier et les publications du Dr Kramer et d'autres.

III. *Colonies et ruches.*

Le recensement donnait, en l'automne 19122, un total de 116,673 colonies. En 1913 il n'y en a plus que 113,403. Une diminution était constatée dans 79 sections. Le nombre des essaims naturels (capturés!) était de 5299, ce qui représente le 5 % seulement des colonies, tandis que lors de la précédente statistique de 1905 le pour cent était de 18,7. Les causes de cette diminution sont diverses : abaissement du nom-

bre des ruches en paille, mauvaise année 1913, forte baisse dans l'importation des carnioliennes, puis la « Rassenzucht », à laquelle un éloge splendide est décerné. Il a été fait 3071 essaims artificiels.

Huit sections pratiquent uniquement le mobilisme. Dans trois sections, le nombre des ruches en paille atteint encore le 10 %. Les 102 autres sections accusent le 90 ou le 100 % de ruches à cadres mobiles. En résumé, en 1905 il y avait 76,103 ruches en bois et 6735 en paille (le 8,1 %); en 1913 il y en a 110,764 des premières et il n'y en a plus que 2639 en paille, soit le 2,3 % du total.

(*A suivre.*)

Schumacher.

CORRESPONDANCE

Hamilton (Illinois), 1^{er} novembre 1914.

Cher Monsieur Gubler,

Je regrette d'apprendre que votre saison a été mauvaise. Nous en pouvons dire autant de notre récolte en miel. C'est la plus mauvaise saison que j'aie vue depuis que je suis dans l'apiculture. Ce qui fait compensation, c'est que nos ventes de cire gaufrée ont été plus fortes que jamais. Nous avons eu aussi une assez bonne récolte de fruits.

Nos pays se ressentent aussi de la guerre. Le prix des chevaux a beaucoup monté, car l'Angleterre se remonte ici et la France le fera probablement aussi. Le prix des blés et de la viande a aussi augmenté dans de fortes proportions. Le sucre nous coûte en ce moment 8 cents par livre au lieu de 4 à 5. Mais le miel n'a pas encore augmenté. Le Colorado a une récolte magnifique et mes fils en ont acheté environ 80,000 livres pour remplir leurs commandes ordinaires. Ils n'en auront pas assez.

Le mélilot (*melilotus alba*) devient très populaire, car on a reconnu que c'est un des meilleurs engrais qu'on puisse employer, en vert. L'année dernière nous en avons fourni la graine à nos clients et cette année la demande pour cette graine est si forte que nous en avons acheté un carload de 20,000 livres.

Chaource, 16 novembre 1914.

Cher Monsieur Gubler,

Je n'ai pas souvent de vos nouvelles. J'espère que votre santé est toujours bonne.

Ce que je redoutais depuis quelques années est arrivé, malheureusement trop vite, la plus épouvantable des guerres qui ruine les

nations et détruit nos enfants dans la force de l'âge. Combien de deuils! combien de maux irréparables! Je n'aurais jamais prévu une pareille barbarie à l'époque où nous sommes. Tous les jeunes gens valides de 19 à 47 ans sont partis; il ne nous reste qu'un petit nombre de chevaux réformés; nous avons fait nos travaux des champs très difficilement.

Je ne dois guère me plaindre, mon fils, de la classe 14, ayant été ajourné, est encore avec nous; c'est lui qui a fait les gros travaux, car moi je ne suis plus guère robuste. J'ai trop souffert de la campagne de 1870 comme jeune soldat, couchant dans les champs et manquant souvent de nourriture et de vêtements; aussi, je sais combien sont à plaindre nos pauvres soldats par ces temps de pluie et de froid. Plaise à Dieu que cela se termine bientôt et que l'hiver ne soit pas aussi terrible que celui de 1870-71, qui a fait beaucoup de victimes. Nous avons ici depuis deux mois de très nombreux émigrés qui ont fui devant les Allemands, emportant seulement quelques vêtements. Nous les secourons de notre mieux, mais ils sont bien malheureux, beaucoup ne retrouveront plus ni maisons, ni mobilier; il y en a qui font peine à voir.

Nous aurions eu une bonne année, si ce n'était ce terrible fléau; bonnes récoltes de toutes sortes. Il est fort heureux que nos ruches soient bien garnies de provisions, car il était impossible de se procurer du sucre en quantité. Plus sages que les hommes et comme inspirées d'un instinct merveilleux en tout, nos abeilles se hâtaient de recueillir les trésors que la nature avait mis à leur disposition, car, par suite d'un essaimage trop abondant, les ruches n'étaient pas très garnies en juillet. Depuis le 1^{er} août, je n'ai pu expédier ni essaims, ni reines, et il m'en reste beaucoup en ruchettes que je vais essayer d'hiverner en lieu clos et à l'abri des grands froids. Il me serait trop pénible de tuer de bonnes jeunes reines, je préférerais en faire cadeau à des amis.

Veuillez agréer, cher Monsieur, mes meilleures amitiés.

M. BELLOT.

CHRONIQUE GÉNÉRALE

La Société suisse des amis des abeilles en 1913.

L'assemblée générale de la Société suisse des Amis des Abeilles, convoquée à Berne pour les 23 et 24 août et pour laquelle un programme superbe avait été élaboré, a dû, vu les circonstances, être supprimée comme celle de la Romande qui devait avoir lieu en

même temps. Nous avons regretté vivement ce contre-temps, qui a empêché les apiculteurs welsches de faire plus ample connaissance avec leurs confédérés. Q'eût été une excellente occasion de dissiper certains malentendus, sans compter que nous eussions certainement appris quelque chose en parcourant l'exposition d'apiculture avec nos collègues suisses allemands, ne fût-ce qu'une leçon de persévérance. Ce sont, en effet, des hommes énergiques et tenaces qui ne se laissent pas facilement abattre. En effet, malgré la longue succession des mauvaises années, leur Société est en progrès constants sous tous les rapports, ainsi qu'en font foi les chiffres suivants extraits des derniers numéros de la *Schweizerische Bienen-Zeitung*.

Au 31 décembre dernier, la Société suisse des Amis des Abeilles comptait 9662 membres, en augmentation de 119 sur l'année précédente. Ces membres sont répartis en 116 sections, dont la plus forte, celle du Mittelland bernois, compte 323, et la plus faible, celle du Krienz, Lucerne, 20 adhérents. La fortune de l'association était de 43,992 fr. 86, en augmentation de 2,512 fr. 04. Les dépenses ont été de 50,000 francs environ, somme plus que compensée par les recettes. La Société possède en outre un fonds de secours alimenté par les dons volontaires de ses membres et qui s'élève à 7,920 fr. 56.

La caisse spéciale de l'assurance contre la loque présente, avec 6,359 fr. 40 au recettes et 3,186 fr. aux dépenses, un solde actif de 4,855 fr. 13, soit 3,173 fr. 40 de plus que l'année précédente. Cette caisse a payé 2,080 fr. 25 d'indemnités pour 77 cas d'infection.

Qu'il nous soit permis de rappeler en terminant la mémoire de celui qui fut pendant de longues années l'âme de la Société suisse des Amis des Abeilles, et de faire des vœux pour que, malgré le départ du Dr Kramer, la Société sœur de la nôtre continue à progresser comme elle l'a fait jusqu'ici.

Fondation incassable.

Les journaux annoncent l'apparition d'une cire gaufrée incassable, préparée par une fabrique de papier de Bohême. Il s'agirait de feuilles d'un papier spécial, ne contenant ni acides ni matières colorantes, recouvertes de cire des deux côtés. Ces feuilles se fixeraient sans fil de fer et sans qu'il soit nécessaire de les souder aux cadres.

Ce n'est pas la première fois qu'on parle d'une semblable invention. Il a déjà été fabriqué de la cire gaufrée sur toile et même sur fer-blanc. Ces nouveautés d'un jour ont depuis longtemps passé au rang de vieilleries. La cire gaufrée sur papier aura-t-elle un meilleur sort ? Nous le saurons bientôt.

Du miel pour les soldats blessés.

Sur l'initiative du bureau de la Société d'apiculture de la Haute-Savoie, les apiculteurs de ce département ont généreusement offert du miel pour les soldats blessés sur les champs de bataille. M. le Dr Géraud, directeur du service de santé du gouvernement militaire de Lyon, a fait adresser aux donateurs, par l'entremise du préfet, l'expression de sa vive reconnaissance.

Fait digne de remarque, la même pensée est venue à l'esprit des apiculteurs du Hanovre qui ont décidé également de mettre à la disposition de la Croix-Rouge allemande une partie importante de leur récolte.

Note du chroniqueur.

L'apiculture, comme beaucoup d'autres choses, hélas ! souffre des temps effroyables que nous vivons. Les hommes ont des préoccupations autrement plus graves et les journaux, tout remplis de récits de bataille, n'ont plus de place pour parler des abeilles et de ceux qui les aiment. C'est dire que nos sources ordinaires d'information sont réduites au minimum. Nos lecteurs, si toutefois nous en avons, nous excuseront donc si la chronique générale a manqué quelquefois durant ces derniers mois.

J. M.

BIBLIOGRAPHIES

Bonnes et mauvaises herbes.

Guide pratique des plantes qui guérissent, par Jean Künzlé, curé. Imprimerie du B. P. Canisius, Fribourg. Prix 50 centimes.

Cette brochure de 86 pages ne tient à l'apiculture que par le fait qu'elle traite de plantes et de fleurs. Elle se recommande par le succès immense qu'a obtenu en quelques mois la brochure allemande. On y trouve d'excellents conseils et des renseignements certainement utiles sur les vertus de certaines plantes trop dédaignées, plus par mal d'humeur et de philosophie. Tout cela peut être utile même aux apiculteurs. Cet opuscule n'eût-il d'autre effet que de les réconcilier avec l'ortie, le chiendent, le colchique d'automne et autres plantes du même acabit, ce serait déjà quelque chose. En cette année néfaste où l'extracteur chôme, les apiculteurs, s'ils ont encore le moyen de l'acheter, auront du moins le loisir de l'étudier.

E. F.